

**Texte 1 : Etienne de la Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, 1576, Editions mille et une nuits, translation en français moderne par Séverine Auffret**

Pauvres gens misérables, peuples insensés, nations opiniâtres à votre mal et aveugles à votre bien ! Vous vous laissez enlever sous vos yeux le plus beau et le plus clair de votre revenu, vous laissez piller vos champs, voler et dépouiller vos maisons des vieux meubles de vos ancêtres ! Vous vivez de telle sorte que rien n'est plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies. Et tous ces dégâts, ces malheurs, cette ruine, ne vous viennent pas des ennemis, mais certes bien de l'*ennemi*, de celui-là même que vous avez fait ce qu'il est, de celui<sup>1</sup> pour qui vous allez si courageusement à la guerre, et pour la grandeur duquel vous ne refusez pas de vous offrir vous-mêmes à la mort. Ce maître<sup>1</sup> n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps, et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu'il a de plus, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il tous ces yeux qui vous épient, si ce n'est de vous ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne vous les emprunte ? Les pieds dont il foule vos cités ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, qui ne soit de vous-mêmes ? Comment oserait-il vous assaillir, s'il n'était d'intelligence<sup>2</sup> avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire, si vous n'étiez les receleurs du larron<sup>3</sup> qui vous pille, les complices du meurtrier qui vous tue et les traîtres de vous-mêmes ? Vous semez vos champs pour qu'il les dévaste, vous meublez et remplissez vos maisons pour fournir ses pilleries, vous élevez vos filles afin qu'il puisse assouvir sa luxure<sup>4</sup>, vous nourrissez vos enfants pour qu'il en fasse des soldats dans le meilleur des cas, pour qu'il les mène à la guerre, à la boucherie, qu'il les rende ministres<sup>5</sup> de ses convoitises et exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine afin qu'il puisse se mignarder<sup>6</sup> dans ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez afin qu'il soit plus fort, et qu'il vous tienne plus rudement la bride plus courte. Et de tant d'indignités que les bêtes elles-mêmes ne supporteraient pas si elles les sentaient, vous pourriez vous délivrer si vous essayiez, même pas de vous délivrer, seulement de le vouloir.

Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre.

1. Le tyran. 2. Complice. 3. Les receleurs du larron : ceux qui cachent les choses dérobées par le voleur. 4. Sa recherche obsessionnelle des plaisirs sexuels. 5. Auxiliaires. 6. Se faire dorloter, se faire traiter avec toutes les délicatesses possibles. opiniâtres : obstinées - luxure : lubricité

**Texte 2 : Émile ZOLA, *Germinal* (1885)**

- C'est dans ces circonstances, camarades, que vous devez prendre une décision ce soir. Voulez-vous la continuation de la grève ? et, en ce cas, que comptez-vous faire pour triompher de la Compagnie ?

Un silence profond tomba du ciel étoilé. La foule, qu'on ne voyait pas, se taisait dans la nuit, sous cette parole qui lui étouffait le cœur ; et l'on n'entendait que son souffle désespéré, au travers des arbres.

Mais Étienne, déjà, continuait d'une voix changée. Ce n'était plus le secrétaire de l'association qui parlait, c'était le chef de bande, l'apôtre<sup>1</sup> apportant la vérité. Est-ce qu'il se trouvait des lâches pour manquer à parole ? Quoi ! depuis un mois, on aurait souffert inutilement, on retournerait aux fosses<sup>2</sup>, la tête basse, et l'éternelle misère recommencerait ! Ne valait-il pas mieux mourir tout de suite, en essayant de détruire cette tyrannie du capital qui affamait le travailleur ? Toujours se soumettre devant la faim, jusqu'au moment où la faim, de nouveau, jetait les plus calmes à la révolte, n'était-ce pas un jeu stupide qui ne pouvait durer davantage ? et il montrait les mineurs exploités, supportant à eux seuls les désastres des crises, réduits à ne plus manger, dès que les nécessités de la concurrence abaissaient le prix de revient. Non ! le tarif de boisage n'était pas acceptable, il n'y avait là qu'une économie déguisée, on voulait voler à chaque homme une heure de son travail par jour. C'était trop cette fois, le temps venait où les misérables, poussés à bout, feraient justice.

Il resta les bras en l'air. La foule, à ce mot de justice, secouée d'un long frisson, éclata en applaudissements, qui roulaient avec un bruit de feuilles sèches. Des voix criaient :

« Justice ! ... Il est temps, justice ! »

Peu à peu, Étienne s'échauffait. Il n'avait pas l'abondance facile et coulante de Rasseneur<sup>3</sup>. Les mots lui manquaient souvent, il devait torturer sa phrase, il en sortait par un effort qu'il appuyait d'un coup d'épaule.

Seulement, à ces heurts continuels, il rencontrait des images d'une énergie familière, qui empoignaient son auditoire ; tandis que ses gestes d'ouvrier au chantier, ses coudes rentrés, puis détendus et lançant les poings en avant, sa mâchoire brusquement avancée, comme pour mordre, avaient eux aussi une action extraordinaire sur les camarades. Tous le disaient, il n'était pas grand, mais il se faisait écouter.

« Le salariat est une forme nouvelle de l'esclavage, reprit-il d'une voix plus vibrante. La mine doit être au mineur, comme la mer est au pêcheur, comme la terre est au paysan ... Entendez-vous ! la mine vous appartient, à vous tous qui, depuis un siècle, l'avez payée de tant de sang et de misère ! »

**Notes :** 1. Un apôtre est chargé de transmettre une vérité sacrée aux hommes. 2. Les mineurs travaillent dans un immense trou creusé dans la terre pour y trouver le charbon. 3. Rasseneur est celui qui tient le cabaret du village des mineurs et il a comme Etienne des opinions socialistes.

**Texte 3 – Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, 1775, Acte II, scène 15, extrait**

Bartholo. Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer ! Mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis ?

Rosine. Quel papier ?

Bartholo. Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire accepter.

Rosine. Bon ! c'est la lettre de mon cousin l'officier, qui était tombée de ma poche.

Bartholo. J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la sienne.

Rosine. Je l'ai très bien reconnue.

Bartholo. Qu'est-ce qu'il te coûte d'y regarder ?

Rosine. Je ne sais pas seulement ce que j'en ai fait.

Bartholo, *montrant la pochette*. Tu l'as mise là.

Rosine. Ah, ah ! par distraction.

Bartholo. Ah ! sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

Rosine, *à part*. Si je ne le mets pas en colère, il n'y aura pas moyen de refuser.

Bartholo. Donne donc, mon cœur.

Rosine. Mais, quelle idée avez-vous, en insistant, monsieur ? est-ce encore quelque méfiance ?

Bartholo. Mais vous, quelle raison avez-vous de ne pas la montrer ?

Rosine. Je vous répète, monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée ; et puisqu'il en est question, je vous dirai tout net que cette liberté me déplaît excessivement.

Bartholo. Je ne vous entends pas.

Rosine. Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent ? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me sont adressés ? Si c'est jalousie, elle m'insulte ; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

Bartholo. Comment, révoltée ! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

Rosine. Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'était pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

Bartholo. De quelle offense parlez-vous ?

Rosine. C'est qu'il est inouï qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

Bartholo. De sa femme ?

Rosine. Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui donnerait-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à personne ?

Bartholo. Vous voulez me faire prendre le change et détourner mon attention du billet, qui sans doute est une missive de quelque amant ; mais je le verrai, je vous assure.

Rosine. Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, et je demande retraite au premier venu.

Bartholo. Qui ne vous recevra point.

Rosine. C'est ce qu'il faudra voir.

Bartholo. Nous ne sommes pas ici en France, où l'on donne toujours raison aux femmes ; mais, pour vous en ôter la fantaisie, je vais fermer la porte.

Rosine, pendant qu'il y va. Ah, Ciel ! que faire ?... Mettons vite à la place la lettre de mon cousin, et donnons-lui beau jeu de la prendre.

*(Elle fait l'échange, et met la lettre du cousin dans sa pochette, de façon qu'elle sorte un peu.)*

Bartholo, *revenant*. Ah ! j'espère maintenant la voir.

Rosine. De quel droit, s'il vous plaît ?

Bartholo. Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.

Rosine. On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

Bartholo, *frappant du pied*. Madame ! madame !...

Rosine *tombe sur un fauteuil et feint de se trouver mal*. Ah ! quelle indignité !...

Bartholo. Donnez cette lettre, ou craignez ma colère.

Rosine, *renversée*. Malheureuse Rosine !

Bartholo. Qu'avez-vous donc ?

Rosine. Quel avenir affreux !

Bartholo. Rosine !

Rosine. J'étouffe de fureur.

Bartholo. Elle se trouve mal.

Rosine. Je m'affaiblis, je meurs.

Bartholo, *lui tâte le pouls et dit à part*. Dieux ! la lettre ! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite.

*(Il continue à lui tâter le pouls, et prend la lettre, qu'il tâche de lire en se tournant un peu.)*

Rosine, *toujours renversée*. Infortunée ! ah !...

Bartholo, *lui quitte le bras, et dit à part* : Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir !

Rosine. Ah ! pauvre Rosine !

Bartholo. L'usage des odeurs... produit ces affections spasmodiques.

*(Il lit par-derrière le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rosine se relève un peu, le regarde finement, fait un geste de tête, et se remet sans parler.)*

Bartholo, *à part*. Ô Ciel ! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude ! Comment l'apaiser maintenant ? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue !

(Il fait semblant de la soutenir, et remet la lettre dans la pochette.)

Rosine, *soupire*. Ah !...

Bartholo. Eh bien ! ce n'est rien, mon enfant ; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout ; car ton pouls n'a seulement pas varié.

(Il va prendre un flacon sur la console.)

Rosine, *à part*. Il a remis la lettre ! fort bien.

Bartholo. Ma chère Rosine, un peu de cette eau spiritueuse.

Rosine. Je ne veux rien de vous : laissez-moi.

Bartholo. Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ce billet.

Rosine. Il s'agit bien du billet ! C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

Rendue hier : remise - Cette liberté : que vous avez prise - Je ne vous entends pas : je ne vous comprends pas  
Se donner les airs : s'affecter - Faire prendre le change : faire partir sur une autre piste - Demander retraite : demander asile  
Donner beau jeu à quelqu'un : donner l'occasion à quelqu'un - Odeurs : parfums - Affections spasmodiques : terme médical qui désigne des convulsions dues à des contractions des organes. - Vapeurs : dans l'ancienne médecine, celle de Bartholo, ce sont des humeurs malignes montant du corps au cerveau et produisant des malaises - Eau spiritueuse : eau alcoolisée. -  
Montrer de la vivacité sur quelque chose : montrer de la vivacité à propos de quelque chose

#### **Texte 4 : Aimé Césaire (1913-2008), *Discours sur le colonialisme*, 1950, Éditions Présence Africaine, 2000**

*Alors que les puissances européennes sont confrontées aux luttes d'indépendance des pays qu'elles avaient colonisés, l'homme politique et poète martiniquais Aimé Césaire, du mouvement de la Négritude, rédige ce texte pour attaquer la présence des colons français en Afrique et dénoncer les arguments colonialistes en général.*

Je vois bien ce que la colonisation a détruit : les admirables civilisations indiennes, et que ni Deterding, ni Royal Dutch, ni Standard Oil<sup>1</sup> ne me consoleront jamais des Aztèques ni des Incas.

Je vois bien celles – condamnées à terme – dans lesquelles elle a introduit un principe de routine : Océanie, Nigéria, Nyassaland. Je vois moins bien ce qu'elle a apporté.

5 Sécurité ? Culture ? juridisme ? En attendant, je regarde et je vois, partout où il y a, face à face, colonisateurs et colonisés, la force, la brutalité, la cruauté, le sadisme, le heurt et, en parodie<sup>2</sup> de la formation culturelle, la fabrication hâtive de quelques milliers de fonctionnaires subalternes<sup>3</sup>, de boys<sup>4</sup>, d'artisans, d'employés de commerce et d'interprètes nécessaires à la bonne marche des affaires.

J'ai parlé de contact.

10 Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée<sup>5</sup>, l'intimidation, la pression, la police, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue<sup>6</sup>, la suffisance, la muflerie<sup>7</sup>, des élites<sup>8</sup> décérébrées<sup>9</sup>, des masses avilies<sup>10</sup>.

Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment l'homme colonisateur en pion, en adjudant, en garde-chiourme<sup>11</sup>, en chicote<sup>12</sup> et l'homme indigène en instrument de

15 production.  
A mon tour de poser une équation : *colonisation = chosification*.

J'entends la tempête. On parle de progrès, de « réalisations », de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au-dessus d'eux-mêmes.

20 Moi, je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, de cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires *possibilités* supprimées.

On me lance à la tête des faits, des statistiques, des kilométrages de routes, de canaux, de chemin de fer.

25 Moi, je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo-Océan<sup>13</sup>. Je parle de ceux qui, à l'heure où j'écris, sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la danse, à la sagesse.

Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme<sup>14</sup>.

**Notes** 1. Deterding, Royal Dutch, Standard Oil : compagnies pétrolières. 2. En parodie : pour mal imiter. 3. Subalternes : inférieurs. 4. Boys : serviteurs. 5. La corvée : jusqu'au XVIIIe s., travail obligatoire dû par le paysan à son seigneur. 6. La morgue : l'arrogance. 7. La muflerie : la brutalité. 8. Elites : catégories sociales dominant les autres. 9. Décérébrées : rendues bêtes. 10. Avilies : rendues viles, c'est-à-dire humiliées, déshonorées. 11. Garde-chiourme (terme péjoratif) : surveillant brutal. 12. Chicote : fouet. 13. Le Congo-Océan : grande ligne de train africaine. 14. Le larbinisme : le fait d'être traité comme un larbin.

**Document complémentaire - BEAUMARCHAIS, *Le Mariage de Figaro* (1784), Acte III, scène 16, extrait**

Lors de son procès, instruit par le comte Almaviva et le juge bègue Brid'oison, le valet Figaro découvre que ceux qui l'accusaient sont ses parents : sa mère Marceline, séduite par Bartholo, s'était retrouvée enceinte et avait dû abandonner son bébé. Mais à cette révélation, Bartholo, malgré la promesse faite autrefois, rejette à nouveau Marceline : il la trouve indigne d'être épousée, et l'accuse de fautes morales durant sa jeunesse. La pièce sera reprise sous la forme d'un opéra, *Les Noces de Figaro*, par Mozart.

5	BARTHOLO – Des fautes si connues ! une jeunesse déplorable <sup>1</sup> ! MARCELINE, <i>s'échauffant par degrés</i> <sup>2</sup> - Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit ! Je n'entends pas nier mes fautes, ce jour les a trop bien prouvées ! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste ! J'étais née, moi, pour être sage, et je la suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés ? Tel nous juge ici sévèrement, qui, peut-être, en sa vie a perdu dix infortunées <sup>3</sup> !
10	FIGARO. - Les plus coupables sont les moins généreux, c'est la règle. MARCELINE, <i>vivement</i> - Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez <sup>4</sup> par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse, vous et vos magistrats, si vains <sup>5</sup> du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état <sup>6</sup> pour les malheureuses filles ? Elles avaient un droit naturel à toute la parure <sup>7</sup> des femmes : on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.
15	FIGARO, <i>en colère</i> - Ils font broder jusqu'aux soldats ! MARCELINE, <i>exaltée</i> - Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire ; leurrées <sup>8</sup> de respects apparents, dans une servitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures <sup>9</sup> pour nos fautes ! ah, sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur, ou pitié !
20	FIGARO. - Elle a raison ! LE COMTE. – Que trop raison ! BRID'OISON. – Elle a, mon-on Dieu, raison. [...]

**Notes :** 1. Déplorables : dignes d'être critiquées, déplorées. 2. S'échauffant par degrés : s'excitant progressivement. 3. Celui qui juge les femmes de manière si sévère est peut-être celui qui a contribué à en faire dix filles mises enceintes hors mariage. 4. Altérez, corrompez. 5. Si vains : si mauvais et incapables. 6. Etat : profession. 7. Elles avaient le droit d'exercer les métiers de l'habillement. 8. Leurrées : trompées. 9. A cette époque et jusqu'en 1965 en France, les femmes étaient jugées comme mineures pour la possession des biens matériels (argent, territoires) apportés par elles, qui appartenaient donc à leurs pères et époux ; en revanche, elles étaient considérées comme majeures, donc responsables devant la loi en cas de délit.

**Document iconographique : Marc Riboud, photographie d'étudiants manifestant en mai 1968 à Paris, © agence Magnum**

